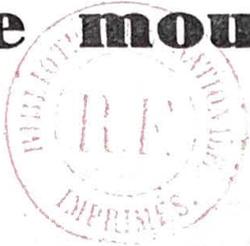


L'Edition Musicale Vivante

Le mouvement mécano-musical en Amérique

par Jacques PILLOIS



Malgré l'importance et la fréquence des échanges commerciaux et intellectuels entre l'Ancien et le Nouveau Monde, nous passons notre temps à découvrir l'Amérique. C'est ainsi que notre public ignore la place exacte que tient aux Etats-Unis la musique mécanique. Le compositeur Jacques PILLOIS, professeur au Conservatoire Américain de Fontainebleau est allé étudier sur place

les méthodes d'enseignement de nos amis transatlantiques. Il s'est intéressé tout particulièrement à la question du rôle des machines parlantes dans la pédagogie. Nous ne pouvions mieux faire que de lui demander de nous confier les impressions qu'il rapporte de son voyage. Voici les observations qu'il a réunies à l'intention des lecteurs de *l'Edition Musicale Vivante*.

Je viens de passer près d'une année en Amérique, royaume incontesté de la mécanique sous toutes ses formes.

C'est presque un lieu commun d'affirmer qu'avant de débarquer aux Etats-Unis, nous ne réalisons qu'imparfaitement les bienfaits de la machine poussée au degré de perfection qu'elle atteint outre-Atlantique.

Pouvez-vous imaginer, lecteur bienveillant, que sur vingt, cinquante, cent appels téléphoniques, de jour ou de nuit, pas un ne fait attendre sa réponse, que le branchement est immédiat, que votre conversation privée ne devient jamais une conversation générale, et que vous êtes instantanément informé et remboursé, lorsque la ligne est occupée ! A New-York même, pas de perte de temps ni d'enrayage sur un réseau qui est, de très loin, sans doute, le plus congestionné de tous les réseaux du monde.

Prenez le métro (subway ou elevated) : en dehors du changeur enfermé dans sa guérite, qui vous approvisionnera en « nickels » peu ou point d'employés. Votre nickel jeté dans la boîte enregistreuse tourne d'un cran le tourniquet d'entrée, rendant inutile le contrôleur fastidieux de la vieille Europe.

Prenez le « street-car » ou le « bus », c'est encore le principe de la boîte automatique. Parfois le conducteur et le driver ne font qu'un ; et cela fonctionne sans ratage et vraisemblablement sans truquage.

Entrez dans un drug-store pour vous restaurer entre deux courses : un arsenal de leviers immaculés comme la veste du barman, vous débitera la portion ou le soda de votre choix en réduisant au minimum l'intermédiaire douteux de la main humaine.

Il serait superflu, en vérité, de multiplier les exemples de cet ordre, de vous décrire la souple splendeur de l'ascenseur américain qui bondit au 16^e ou au 31^e étage, au gré des appels, pour se poser ensuite, en vol plané, au rez-de-chaussée, tandis qu'un cadran lumineux extérieur et intérieur, indique au voyageur comme à ceux qui attendent, les différents stades de la randonnée. Tout cela est rapide, précis, infaillible.

Dans une vie sociale aussi parfaitement mécatisée, le disque a dépassé de beaucoup, l'âge de raison. Ce n'est plus un enfant qui, tel Carmen, chante pour lui-même, mais une grande personne qui, lorsqu'il le faut devient un magister singulièrement efficace.

Bien entendu, la récréation ne perd jamais ses droits : un foyer sans gramophone est une exception qui ne doit pas atteindre la proportion de un pour cent ; car la girl de toutes les sociétés ne saurait se déplacer, sans se munir de son « portatif ». Esquisser, avant de s'endormir, au son de l'un de ses jazz favoris un pas velléitaire (qu'elle réalisera dès son petit lever) est un acte de la vie quotidienne qui constitue pour la jeune fille américaine, le onzième et le plus respecté des commandements de Dieu...

En ai-je entendu de ces aiguilles saxophonantes jusqu'aux heures les plus avancées de la nuit dans les montagnes où notre Summer School recérait autant de gramos que de cigales !

Mais le bienfait éducateur du disque ne s'arrête pas là, Dieu soit loué ! Tous les collèges, toutes les Universités emploient sur une large échelle, le disque comme truchement complémentaire de leur enseignement. Outre les discours et sermons transmis par les hauts-parleurs des innombrables « broadcasting », le disque apporte aux enfants des écoles — entre autres aliments substantiels — les morceaux choisis récités par les « Albert Lambert » du Nouveau-Monde. La leçon, dans ce pays, est d'autant plus profitable que la prononciation-modèle (standard) est rare ou méconnue, en conflit le plus souvent avec les diverses variantes adoptées dans les Etats, du Nord au sud et de l'est à l'ouest. Les Américains ont vite compris les heureuses conséquences d'un aussi puissant moyen de diffusion et ils l'exploitent largement, comme ils savent le faire, au profit de toutes les branches de l'enseignement.

* * *

Dans le domaine de la musique, l'emploi du disque-instructeur est d'une efficacité plus frappante encore.

A l'Université de New-York, à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir, l'un de mes amis du Corps enseignant, fait avec le plus vif succès, un usage fort judicieux des enregistrements d'orchestre pour ses Cours d'instrumentation et de « conducting ».

S'appuyant sur des exemples classiques, tels que les symphonies de Beethoven ou la Danse macabre de Saint-Saëns, il illustre ses analyses, d'auditions adéquates, faisant remarquer tel mélange de timbres, interrogeant les élèves sur les particularités d'un dispositif instrumental, répétant le fragment étudié jusqu'à ce qu'il ait livré tous ses secrets.

Pour sa classe de « conducting » (direction d'orchestre) l'astucieux professeur auquel l'administration ne refuse rien, collationne les enregistrements des plus fameux orchestres (Columbia, London, Bayreuth, Mengelberg) et les soumettant à l'aiguille animatrice, il confronte, commente, discute les diverses interprétations d'une même œuvre.

Lorsque mon contrat de professeur me fut remis, le premier soin de mon collègue, fut de me demander combien de gramos, nécessiteront mes cours. « Ne vous gênez pas, ajouta-t-il, nous en avons plus de cinquante à l'Université. » Ai-je besoin de dire que les appareils mis aussi généreusement à notre disposition sont tous de premier ordre.

Je livre respectueusement ce fait à la méditation du Conseil supérieur qui préside aux destinées de notre éducation musicale nationale.

* * *

Il me revient en mémoire un détail qui corrobore ce qui précède et marque cette tendance de l'Américain à la curiosité raisonnée, à l'analyse mécano-scientifique : en décembre dernier, je dînai chez un jeune professeur d'histoire naturelle, mélomane irréductible et musicographe à ses heures. Après le dîner, cigarettes nombreuses et audition obligée de disques variés, comme l'exige la loi de bonne hospitalité yankee. Soudain mon hôte arrête la machine, et sortant un manuscrit de son tiroir, il me lut une Etude comparée, de son crû, sur les Poèmes symphoniques. « Vous allez souvent au concert » lui dis-je. « Je n'en ai ni le temps ni les moyens, me répondit-il, mais j'ai travaillé mon sujet au gramo. » Il s'était simplement procuré les éléments « enregistrés » de son étude et ne parlait, croyez-le bien, que de ce qu'il avait entendu, réentendu et disséqué en bon naturaliste qu'il est.

En marge de mon sujet spécial, je voudrais dire un mot du progrès immense réalisé là-bas sur les enregistrements pianistiques (rouleaux perforés).

Un matin de janvier, j'étais convié à une audition de cet ordre par le directeur d'une grande Maison de pianos de la 5^e Avenue.

Avec le système présenté, dernier cri du genre, l'interprétation du morceau enregistré, contrairement au système qui prévalait jusqu'ici, en France, ne réclame de la part de l'auditeur-opérateur, aucune intervention. Là, pas de pédale de réglage commandant les nuances dynamiques ou les changements de Tempo : l'appareil, appliqué au clavier est déclenché et l'exécution se déroule conformément à celle que l'artiste donna de l'œuvre lors de son enregistrement. J'ai entendu ce matin-là, les plus grands virtuoses dans leur programme favori : Busoni, Bauer, Gabrilowitch et notre admirable Cortot. Parfois l'illusion de la présence même de l'artiste est saisissante, principalement dans les passages de force ou dans les « vivace ». L'attaque de l'accord ou la netteté du trait garde alors, me sembla-t-il, la fraîcheur et la vie de l'interprétation initiale.

J'avais été amené dans cet intéressant studio directorial par un pianiste-compositeur français qui nous fournit l'expérience amusante de la confrontation de son jeu vivant avec son jeu automatique, et force nous fut de reconnaître que la machine et l'homme étaient bien près de se confondre. Ma seule réserve porta sur les douceurs et les mezzo-forte où l'on sent moins dans la reproduction automatique, la présence de l'artiste, la fleur de son toucher et où l'exécution semble, pour ainsi dire, plus lointaine.

Le privilège de contrôler et de confirmer ces observations m'a été offert récemment à Paris, lors d'une présentation plus somptueuse d'un appareil américain similaire — sinon identique — appliqué à son instrument par le facteur d'une grande marque française.

« Quelle aubaine pour un virtuose, faisait remarquer le spirituel speaker-introducteur de la nouvelle merveille mécanique (en l'espèce, notre éminent confrère Léon Vallas) quelle aubaine pour un virtuose de pouvoir jouer à lui seul, et sans collaboration antagoniste, une sonate ou un concerto à deux pianos !

* * *

Ces brèves notes n'ont pas la prétention d'apporter de lumière nouvelle sur une industrie qui compte, chaque jour, en France, de plus nombreux adeptes et je laisse à des techniciens plus avertis. — discoboles assermentés — le soin de vous décrire dans leurs plus infimes détails, les secrètes merveilles des nouvelles machines. Je me suis seulement efforcé, comme me l'a demandé mon ami Vuillermoz, d'indiquer à grands traits la physionomie, l'importance sociale de la machine parlante ou musicale aux Etats-Unis et par quel emploi intensif, efficace et coordonné les Américains l'ont déjà su mêler à leurs multiples activités.

Jacques PILLOIS.

Les droits des auteurs sur les disques

Nous avons signalé l'importance exceptionnelle que présentaient, pour l'avenir de l'industrie musicale mécanique, les travaux des délégations internationales qui viennent de se réunir en Italie. Voulant permettre à nos lecteurs de se rendre compte des divers intérêts contradictoires qui se trouvent ici en présence, nous avons décidé de leur faire entendre un certain nombre de sons de cloche particulièrement caractéristiques, sans nous soucier des dissonances qui résulteraient de cette musique essentiellement polytonale. Notre collaborateur Paul ALLARD est allé interroger